



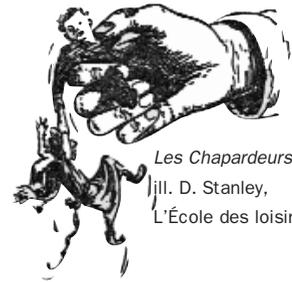
Moumine le Troll, ill. T. Jansson, Nathan

Un monde en miniature :

enfants et adultes de

Petit Stuart, ill. G. Williams, Nathan

l'après-guerre



Les Chapardeurs,
ill. D. Stanley,
L'École des loisirs

par **Hélène Weis**

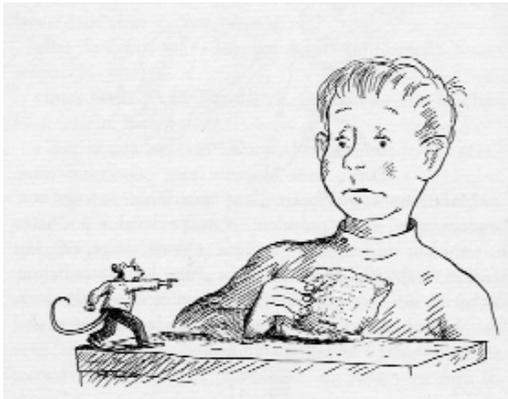
Rappelant la tradition des personnages de « minuscules » dans la littérature comme métaphore de l'enfance, Hélène Weis montre comment les auteurs de l'après-guerre l'ont utilisée pour exprimer leur vision du monde après l'horreur du conflit mondial et pour mettre en scène le rôle des enfants, entre nostalgie, rêves de paix et possibilité d'un avenir.

C'est aujourd'hui un truisme de rappeler que les années 1970 ont modifié fortement les corpus en matière de littérature de jeunesse. Composant il y a quelques années une thèse au sujet des bibliothèques pour enfants en France entre 1945 et 1975, je constatais sur la fin de la période l'apparition dans les sélections des « petits hommes », lutins curieusement dénués de magie, qui venaient hanter les bibliothèques françaises plus de vingt ans après leur apparition dans leur pays d'origine : on peut citer *Stuart Little* et *Moumine le Troll* parus en 1945 aux États-Unis et en Suède, *Les Chapardeurs* apparus en Angleterre en 1952, en passant par *Monsieur Ouiplala* en Hollande et *Mère Brimborion* en Norvège en 1957. Si on cherche un peu mieux, il n'est guère d'écrivain de la génération du début du siècle qui n'ait son petit bonhomme, plus ou moins humain dans cette période :

* Hélène Weis est professeur à l'IUFM de Saint-Germain-en-Laye, elle est l'auteur d'une thèse *Les bibliothèques pour enfants entre 1945 et 1975* publiée au Cercle de la librairie en 2005.

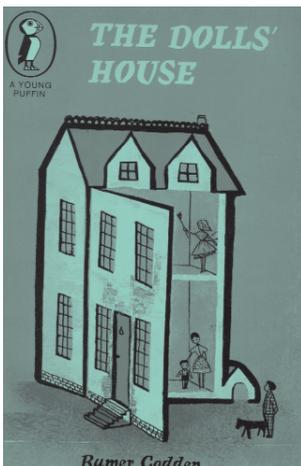


Les Minuscules, ill. P. Benson, Gallimard Jeunesse



Petit Stuart, ill. G. Williams, L'École des loisirs

Mère Brimborion,
ill. A. Laval, GP



Astrid Lindgren avec *Vic le victorieux*, Erich Kästner avec *Der kleine Mann*, et même un peu plus tard Roald Dahl avec *Les Minuscules*...¹

Le changement d'échelle est naturellement évocateur de récits plus anciens et fondateurs, le *Gulliver* de Swift ou les contes apparentés au personnage de Poucet, Pouçot ou Poucette, ce qui jetterait le soupçon sur l'originalité du corpus en question, lié aux traditionnels lutins, aux changelins et aux elfes miniatures, aux nains et pourquoi pas, aux hobbits ! On se souvient qu'Alison Lurie, frappée par les tags des universités américaines dans la période d'après 1968 proclamant que « Frodo est vivant », avait souligné le besoin de merveilleux de cette jeunesse révoltée contre le matérialisme de la société de consommation². Mais il n'est pas certain que le décalage dans le temps, qui, vu de la France, assimile les récits des années 1950 au nouveau succès de la geste de Tolkien³, ait le sens d'un retour du religieux. Nous tenterons plutôt de commenter la nouvelle émergence de cette thématique après la Seconde Guerre mondiale, en proposant des pistes relatives à l'histoire culturelle de la période⁴.

Les ouvrages évoqués plus haut se caractérisent en effet d'abord par l'absence de merveilleux. *Stuart Little* correspond par sa naissance au conte de « Poucet », mêlé de « Moitié de Poulet » pour sa forme animale⁵, mais ses activités se déroulent dans le monde new-yorkais moderne, où il est question de conduire des voitures et des bateaux. Annie Schmidt envoie dans une famille ordinaire, mais déjà monoparentale, un Ouplala mystérieux dont la maladresse

en matière de magie va justement être la cause des aventures très prosaïques des deux enfants et de leur père. Les autres textes ne s’ancrent pas non plus dans le domaine du conte, mais plutôt dans celui du récit réaliste, plutôt satirique. Chacun des auteurs aime décrire le monde vu d’en bas, dans la perspective d’êtres minuscules et pas toujours enfantins : c’est aussi ce que permettent les voyages de Gulliver, un autre point de vue sur le monde que nous connaissons trop bien, un décentrement permis par l’éloignement (comment peut-on être Persan ?) et l’inversion d’échelle (Micromégas), que Selma Lagerlöf avait si pédagogiquement utilisés pour observer la Terre vue du ciel... Ainsi, mère Brimboration surprise à n’importe quel moment par les caprices qui en font une poupée, doit faire face avec le courage ordinaire des femmes soumises, à ses tâches de femme au foyer, mais à l’échelle de Poucette ! Fascinante est la passion de Mary Norton pour la description des objets de rebus, des restes oubliés, bouts de bougie, épingles à cheveux, restes de buvards et autres allumettes, ainsi que l’ingéniosité avec laquelle les tout petits Borrowers les façonnent pour construire des maisons de poupée tout à fait symétriques des vies humaines qu’ils parasitent⁶. La pulsion de la miniature occupe une grande part de ces récits, ce qui renvoie naturellement au monde des poupées et des jouets qui s’animent⁷. En ce sens, notre corpus se situerait dans la lignée de récits qui, depuis le XVIII^e siècle, offrent des points de vue différents sur la réalité du monde, à la fois en s’adaptant à la taille du public enfantin et en orientant sa curiosité observatrice vers des buts moraux et éducatifs⁸ : le jeu avec cette

tradition bien connue entraîne cependant après 1945 une peinture du monde adulte en nette rupture avec les ambitions éducatives précédentes !

Très banalement, le monde miniature offre un miroir de l’enfance dans lequel la question de la croissance est évidemment centrale⁹. On se souvient cette fois d’Alice affectée contre son gré de changements d’échelle inopinés, qu’elle finit d’ailleurs par maîtriser grâce à l’ingestion du champignon magique. Une partie de nos textes sont cependant délivrés des profondes angoisses relatives à l’identité et au langage, et se déroulent dans une ambiance tonique, gaie et insouciant. Ainsi, les aventures de Moumine le Troll sont toujours minuscules, elles frôlent le danger sans jamais l’approcher, elles se limitent à des ébats gratuits et exclusivement ludiques, où l’on remarque d’ailleurs qu’adultes et enfants partagent le même plaisir de vivre sans crainte du lendemain. La maison Moumine accueille les étrangers de toutes sortes et les parents Moumine partagent à égalité avec ces hôtes, qui sont finalement tous des enfants, responsabilités menues et plaisirs festifs. Papa Moumine écrit ses mémoires dans lesquels il raconte surtout son enfance et Maman Moumine fait la sieste dès que tout le monde a le dos tourné. Le sac perdu rappelle celui qui permet à la mère dans *les Robinsons suisses* de sauver régulièrement la famille, mais parallèlement, le petit érudit souligne que le seul texte valable s’intitule *De l’inutilité de tout...* et même s’il y a aussi dans Moumine un procès, on n’y coupe aucune tête : on se débarrasse du chapeau magique, on règle la question majeure des souhaits en satisfaisant tout



Moumine le Troll, ill. T. Jansson, Nathan

Monsieur Ouplala, ill. J. Duhême, Nathan



le monde et, contre toute attente, on guérit même le méchant magicien de son insatiable désir. Les souvenirs pénibles sont ainsi enfouis dans le sommeil de l'hiver¹⁰. La guerre si proche s'évanouit aux frontières de la vallée des Moumine. Notre petit peuple relance dans ces années qui veulent croire à la paix le sentiment positif d'une enfance possible, heureuse, paisible.

Parallèlement, les parents abandonnent dans ces joies retrouvées des responsabilités éducatives qui les rendent caricaturaux et absurdes. Eux aussi veulent croire à un monde où le plaisir gratuit existe. Ainsi le père de famille, chez Annie Schmidt, entraîné par le jeune Ouplala participe-t-il à une équipée joyeuse, où l'on n'a pas besoin de payer au restaurant et où l'on peut avaler ce qu'on veut dans les magasins : rattrapé par la contrainte car il n'est pas si facile d'être toujours petit, il finit par retrouver sa taille normale, payer sa note et envoyer ses enfants de nouveau à l'école. *Vic le Victorieux* d'Astrid Lindgren est d'abord regardé par les parents de Michel comme un double imaginaire qui lui fait faire des bêtises, parce qu'il est dernier de famille. Et lors de la fête d'anniversaire, la famille stupéfaite découvre la véritable existence du petit bonhomme volant, facétieux et égoïste. Leur réaction est assez étonnante : le père fait promettre le silence à sa famille, parce qu'on ne les croirait pas et parce que cela romprait leur tranquillité. Ainsi, une sorte de magie ordinaire de l'enfance s'installe douillettement dans les années 1950 au sein des familles, qui acceptent de plus en plus les bêtises comme intrinsèques à l'enfance et qui désirent participer aux joies enfantines.

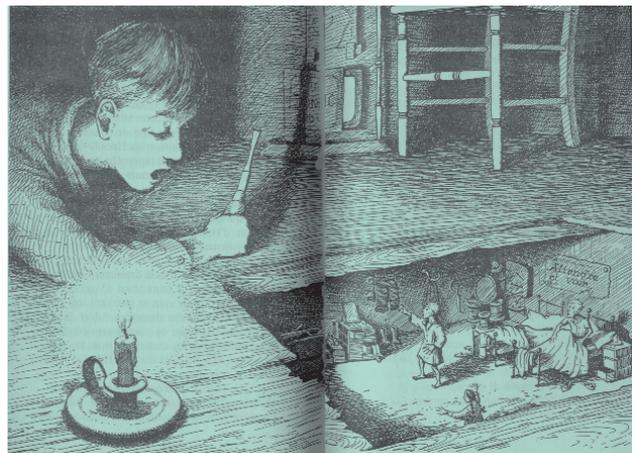
Il n'en est pas de même dans la saga longue de Mary Norton autour des Borrowers. La focalisation se porte sur une famille réduite, le père cordonnier et bricoleur de génie, la mère aigrie mais courageuse et Arrietty, adolescente révoltée contre une vie totalement cloîtrée sous le plancher de la cuisine d'un grand manoir à moitié déserté. Ce sont d'abord les initiatives d'Arrietty, alliées aux désirs insatiables de sa mère, qui vont susciter l'odyssée de cette famille, pourchassée à travers champs et retrouvant temporairement des abris qu'elle doit ensuite quitter, généralement dans des conditions dramatiques. En effet, si les Chapardeurs vivent de petits larcins aux dépens de leurs hôtes humains, ils savent aussi qu'ils doivent s'en méfier : dès qu'ils sont vus, ils sont pris pour des souris ou des espèces malfaisantes, et risquent la destruction et s'ils sont reconnus, ils risquent l'esclavage pour être montrés dans les foires. Il y a dans cette série qui se lit encore aujourd'hui avec un grand intérêt, une nostalgie forte pour un monde en voie de disparition. C'est l'Angleterre campagnarde où tout tourne autour de grandes maisons, où les domestiques vivent dans la dépendance de leurs maîtres, où la relation à la nature et le retour des saisons rythme la vie. Le conservatisme de Mary Norton a été souvent souligné, comme pourtant la certitude de la fin du monde qu'elle décrit, pris dans les évolutions rapides de la modernité¹¹. On peut voir aussi sans difficultés dans la fuite éperdue de la famille Clock, toujours en danger de mort, un symbole de la Shoah : être « vu » pour les Borrowers est équivalent à une dénonciation et une condamnation à mort¹². Arrietty rappelle Anne Frank, par son journal, par sa vitalité,



Les Chapardeurs, ill. D. Stanley, L'École des loisirs



Les Chapardeurs, ill. D. Stanley, L'École des loisirs



par ses talents divers et même, à un moment par sa vie dans une « annexe »... On est loin ici de la joie de vivre des Moumine et de la gratuité des bêtises pour Michel et Vic le Victorieux. C'est un peu comme si, cette fois, on traduisait dans la miniaturisation la difficulté à concevoir à nouveau l'enfance et la famille, dans un monde où seuls quelques rescapés peuvent encore témoigner du passé. Mais Arrietty cherche désespérément le contact avec les humains, spécifiquement les enfants : le premier va provoquer le départ (et finalement faire bouger cette vie close sur elle-même), le second les sauve d'un Gitan qui veut les montrer dans les foires, la troisième est la conteuse qui transmet leur histoire à une nouvelle petite fille héritière. Même s'il est fortement souligné en fin de parcours que le salut est précaire, l'auteur se refusant à tout happy-end, un certain espoir repose tout de même sur la génération montante et sur l'éventuelle transmission entre les enfants des deux mondes, en particulier par l'écrit.

Tomiko Inui appartient à la génération suivante, elle est née en 1924 et son livre « Les Lutins de la maison sous les arbres » paraît en 1959, sélectionné en 1961 pour la médaille Andersen et traduit en France en 1971 dans la Bibliothèque internationale sous le titre de *Le Secret du verre bleu*. Elle fait le lien avec les Borrowers de façon quasi explicite : une vieille institutrice anglaise est venue s'installer au Japon, parce qu'elle pensait « qu'il existait au-delà des mers, un petit pays paisible où les gens possédaient le respect des choses, le désintéressement que les Occidentaux avaient perdu. » Elle constate que le Japon est également gagné par une « force violente

et folle qui poussait à l'amour de l'argent, à la conquête, à la guerre. » Elle laisse en partant à l'un de ses petits élèves une famille de petits hommes, qui se considèrent comme des « nains », appartenant aux fées, chassés lors de la réforme de Henri VIII. Ils ne se nourrissent que de lait, porté tous les jours dans un verre bleu à la belle couleur. Leur lien de dépendance avec les humains est donc plus évident encore que celui des Borrowers. Le jeune garçon qui hérite de la famille Milky devient un père de famille pacifiste, qui va être jeté en prison du fait de ses opinions, non partagées par l'un de ses fils qui veut devenir militaire. C'est finalement la plus jeune fille, de santé fragile, qui devra assumer les petits hommes pendant toute la guerre, en les cachant lors de son évacuation de Tokyo et de son séjour éprouvant à la campagne, où le lait est très rare. Le lien pacifique est donc assuré à la fois de façon symbolique par la famille miniature, mais aussi par les enfants qui se transmettent le verre bleu, comme un talisman. Cependant, la famille Milky a des jumeaux et lorsqu'en définitive, à la fin de la guerre, les parents doivent rejoindre leur Angleterre natale, les enfants prennent leur indépendance en restant au Japon, où ils ont découvert un tout petit ami qui vit en sauvageon. On observe donc la même nostalgie d'une vie traditionnelle, symbolisée par la tranquille bibliothèque où vit la petite famille, au milieu d'ouvrages pour enfants. On aimerait d'ailleurs trouver d'autres exemples de bibliothèques ainsi hantées par de tout petits êtres qui conservent la magie de la littérature de jeunesse, comme le jeune Robin qui chérit les livres en images, comme Peagreen chez Mary Norton qui peint et écrit des poèmes.

Mais ce lien culturel est violemment menacé ici par l'autoritarisme de la période, qui pousse aux autodafés et à la dévastation des bibliothèques. Dans le même temps, se brisent aussi les relations entre grands et petits, entre les adultes perdus dans un monde qui oublie son humanité et les enfants qui risquent leur vie. L'espoir tient dans le courage ténu de Youri pour nourrir les nains appartenant à un pays ennemi et dans les enfants minuscules, qui se révoltent contre la réclusion et qui cherchent une vie libre, indépendante, neuve. Tomiko Inui interprète et complète le message de Mary Norton, en le dépouillant en quelque sorte de son conservatisme nostalgique. Nous sommes à l'orée des années 1960.

Stuart Little, composé pendant la guerre, était une miniature, née à New York, mais avec une allure de souris : la question était bien de savoir ce qui restait d'humain dans l'enfance¹³. À peine quelques années auparavant meurent le Petit Prince et son auteur, ensemble allés rejoindre des étoiles qui nous servent désormais de souvenirs. On se souvient de Marie-José Chombart de Lauwe traquant entre les deux guerres la représentation d'une enfance mythique et morbide, une enfance merveilleuse, innocente, mais promise à la mort. *Le Petit Prince* en constitue l'un des derniers représentants¹⁴. Les auteurs des années 1950 expriment une certaine nostalgie de l'enfance passée, mais également l'espoir de sa renaissance possible. Ce sentiment prend forme d'abord dans des miniatures fragiles. La relation parents-enfants a en même temps subi une remise en cause définitive.

L'autorité parentale s'est effritée sous le coup des totalitarismes. Arrietty remarque qu'à peine l'aventure commencée, elle devient l'égale de son père et de sa mère. Stuart Little constitue un Petit Poucet tout à fait convaincant, qui fait – à l'égal de son très ancien cousin – des pas de géant dans un corps d'enfant. Les enfants protecteurs et les enfants miniatures rebelles représentent un nouveau partage des tâches éducatives : tout est remis aux mains des enfants, dans un monde où les adultes les rejoignent dans le jeu et le plaisir. La France résiste plus longuement à ces nouvelles visions de l'enfance : le rationalisme éducatif produit un autre type de littérature, avant que les traductions ne viennent faire connaître le petit peuple dans les années 1970, où on les mélange avec le renouveau du conte.

On se souvient que Gavroche est métaphorisé par Victor Hugo en 1862 comme un « étrange gamin fée », « nain invulnérable de la mêlée », avant de tomber sous les feux des lignards¹⁵. La mort de l'enfant est une image archétypale qui sert ici les idées politiques de leur auteur. La protection de l'enfance bourgeoise doit alors s'étendre à l'enfance populaire et regardée comme dangereuse, programme qui sera effectivement mis en œuvre progressivement au long du XIX^e et du XX^e siècle. Chaque période de crise violente voit mourir l'enfance, dans un scandale qui hésite, ensuite, à croire possible un avenir de l'humanité. Une longue méditation sur ces questions, qui commence après la guerre et se poursuit en France jusqu'aux années 1970, permet qu'émerge une nouvelle vision de l'enfance, non plus protégée, mais devant trouver en

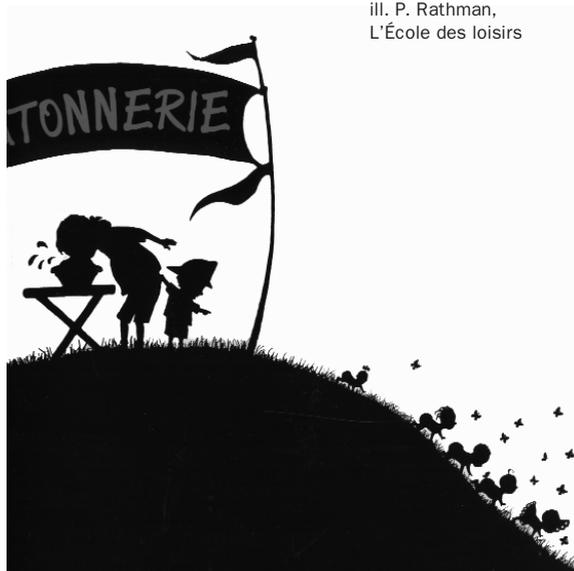
elle-même les ressources de sa propre survie.

La miniaturisation a visiblement de beaux jours devant elle comme métaphore de l'enfance et la jeunesse. Les minuscules héros prennent aujourd'hui en main leur salut et celui du vaste monde. En témoignent deux publications récentes : dans l'album *À quatre pattes, les bébés sont partis*, on rit des parents qui s'empiffrent de tartes, pendant que le petit héros poursuit les bébés fugueurs et les sauve de tous les périls. Côté roman, Tobie Lolness semble bien responsable, à lui tout seul, de ses parents et de sa communauté...

Ouvrages cités :

- E.B. White (1885-1985) : *Stuart Little*, 1945, traduction française 1980.
- Tove Jansson (1914- 2001) : *Moumine le Troll*, 1945, traduction Nathan 1968.
- Alf Proysen (1914-1970) : *Mère Brimborion*, 1947, traduction GP 1976.
- Margaret Rumer Godden (1908-1998) : *The Dolls House*, 1947, *La Maison de poupées*, traduction Nathan, 1973.
- Mary Norton (1903-1992) : *The Borrowers*, 1953, *Les Chapardeurs*, traduction L'École des Loisirs, à partir de 1979
 - *The Borrowers afield*, 1955, *Les Chapardeurs aux champs*, 1981
 - *The Borrowers afloat*, 1959, *Les Chapardeurs sur l'eau* 1982
 - *The Borrowers aloft*, 1961, *Les Chapardeurs en ballon*, 1982
 - *The Borrowers avenged*, 1982, *Les Chapardeurs sauvés*, 1984
- Astrid Lindgren (1907-2002) : *Vic le victorieux*, 1955, traduction GP 1980.
- Annie Schmidt (1911-1995) : *Monsieur Ouïplala*, 1957, traduction Nathan, 1968.
- Tomiko Inui (1924-2002) : *Kokage no ie no*

À quatre pattes les bébés sont partis, ill. P. Rathman, L'École des loisirs



Kobitotachi, 1959, traduction Nathan *Le Secret du verre bleu*, 1971.

- Peggy Rathman : *À quatre pattes les bébés sont partis*, L'École des Loisirs, 2005.
- Timothée de Fombelle : *Tobie Lolness*, Gallimard, 2006.

1. Il est probable que le corpus est beaucoup plus étendu. Nous nous en sommes tenus ici aux ouvrages qui ont fait le transfert vers les bibliothèques françaises grâce aux efforts de traduction de GP d'abord, puis de la Bibliothèque Internationale, chez Nathan, sous la direction d'Isabelle Jan, enfin de L'École des Loisirs. Mais on repère dans la liste de la médaille Carnegie plusieurs titres qui correspondent à cette thématique, par exemple le très curieux ouvrage encore disponible de T.H. White : *Mistress Masham's Repose*, en 1947, qui est probablement l'une des sources d'inspiration de Mary Norton.
2. Alison Lurie : *Ne le dites pas aux grands : essais sur la littérature enfantine*, Paris, Rivages, 1985.
3. *Bilbo le Hobbit* n'est traduit qu'en 1967, en même temps que *Le Seigneur des anneaux*.

4. Le corpus n'étant pas totalement maîtrisé, la recherche doit forcément se poursuivre. Les questions de décalage entre les aires culturelles doivent aussi être approfondies.

5. Conte type n°700 *Pouçot* pour naissance merveilleuse, n° 715 type *Moitié de coq* et 327 *Le Petit Poucet* ou les enfants abandonnés dans la forêt, classification Delarue et Ténéze, 1957 et 1963.

6. La série télévisée britannique était d'ailleurs d'une extrême qualité de ce point de vue : les vêtements confectionnés avaient d'immenses boutons, la moitié de ciseaux qui accompagne les charpenteurs tout au long de leur épopée une présence quasi surréaliste...

7. Nous retrouvons avec Rumer Godden un des ouvrages de notre corpus, publié sans surprise en 1947, mais en 1973 dans la Bibliothèque Internationale, et où l'on assiste à l'aménagement minutieux d'une ancienne maison de poupées par deux petites filles qui s'occupent attentivement de leurs poupées qui, quoique muettes, sont réellement vivantes. Suivront les récits comme celui de Pauline Clarke en 1962 : *The return of the Twelve*, préfiguration du fameux *Indien du placard* de Lynne Reid Banks en 1989.

8. Nous remercions Isabelle Nières-Chevrel qui a attiré notre attention sur l'œuvre de Mary Ann Kilner : *Adventures of a pincushion* (1780) et de Sarah Trimmer : *The history of the robins* (1786), constamment publié entre 1786 et la Première Guerre mondiale : le dialogue entre la famille humaine et la famille des oiseaux permet l'éducation morale des jeunes dans les deux camps. Nous verrons que ce n'est pas du tout le cas dans nos corpus.

9. Caroline Hunt : « dwarf, small World, shrinking Child, three versions of miniature », *Children's Literature*, 23, 1995 : pour cet auteur, la miniature rassure l'enfant et lui offre un monde stable où le changement (et en particulier la sexualité) n'apparaît pas comme indispensable.

10. Fin du premier tome de *Moumine le Troll* : « Le plus heureux de tous, peut-être, c'est Moumine, en rentrant par le jardin avec sa maman. La lune pâlit devant l'aube, un petit vent de la mer passe dans les arbres. L'automne arrive dans la vallée des Moumine. Sinon, comment le printemps pourrait-il revenir ? » .

11. Il n'est pas difficile de voir dans cette famille miniature une métaphore des relations paternalistes entretenues par l'aristocratie terrienne avec le peuple qui l'entoure, cf. Andrew O'Malley : « Mary Norton's " Borrowers " series and the myth of the paternalist past », *Children's Literature*, 31 (2002).

12. Lois Kusnets : « Mary Norton's The Borrowers : diaspora in miniature. » *Children's Literature Association*, 1985.

13. Idée soulignée par Caroline Hunt, op.cit.

14. On pourra en retrouver d'autres encore aujourd'hui, dans des romans nostalgiques et passéistes, qui reprennent le thème de l'enfant héros comme *Faon l'héroïque* de Maurice Vauthier

15. « Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. » *Les Misérables*, *Jean Valjean*, ch. 15 et Frédéric Chauvaud : « La violence politique des enfants », in : *Cultures et conflits*, n°8, L'Harmattan, 1995, Gavroche aussi apparaît comme le protecteur de ses frères...

Tobie Lolness, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse

